

Sabine Wespieser



Chez Sabine Wespieser, le qualificatif de « maison » prend tout son sens. Cette éditrice restée farouchement indépendante publie sous son propre nom depuis maintenant vingt-cinq ans : près de deux cent cinquante titres à ce jour, des ouvrages à la ligne identifiée, une centaine d'autrices et d'auteurs accompagnés dans la durée. Elle connaît sa cartographie des librairies sur le bout des doigts et porte un regard aiguisé sur le monde de l'édition et ses évolutions. Il y a quelques années, dans le cadre d'un portrait qu'Initiales lui accordait (« F(l)amme licorne », par Marion Richez, Initiales n° 6, 2017), il lui était demandé d'où elle venait. Sa réponse fut « d'Alsace » avant d'ajouter dans la foulée : « et d'un amour immodéré des livres ». Engager la discussion avec Sabine Wespieser, c'est mesurer à quel point éditer demeure un art et un métier.

Initiales : Après douze ans passés aux côtés d'Hubert Nyssen chez Actes Sud, puis un passage chez Flammarion, vous inaugurez votre propre maison d'édition en 2002. Vous faites alors le choix d'un modèle économique basé sur l'indépendance, modèle qui reste le vôtre aujourd'hui encore. Quelles opportunités ce statut vous offre-t-il ?

Sabine Wespieser : Quand, après une quinzaine d'années en tant que salariée, l'envie m'est venue d'exercer ce métier d'éditrice sous ma propre enseigne, ma motivation était double : publier moins et le mieux possible d'une part et, de l'autre, donner aux œuvres le temps de trouver leurs lecteurs. Dans un monde du livre où, déjà, l'industrie et ses corollaires – le temps court et la concentration des ventes – se faisaient sentir, le pari était risqué. Jacques Leenhardt, mon mari, qui allait devenir mon associé dans cette entreprise, et moi en étions conscients. Mais le risque était raisonnable dans un pays régi par la loi sur le prix unique du livre, garantissant une égalité des

chances, la liberté d'éditer et l'existence d'un dense réseau de librairies. Le premier roman paru lors de la première rentrée littéraire de la maison a pu ainsi jouer à parts égales avec les parutions de maisons autrement installées et a trouvé ses lecteurs grâce à la curiosité et à la qualité des libraires qui s'en sont emparés : *La Vie de Mardochee de Löwenfels écrite par lui-même*, dont l'autrice était une jeune Belge inconnue, Diane Meur, est une jolie brique de six cent vingt-quatre pages et narre les aventures d'un jeune homme sur les routes du Saint-Empire romain germanique au XIV^e siècle. Il fallait bien, pour que ce livre atteigne près de trois mille lecteurs, et que Diane Meur devienne une écrivaine désormais reconnue, à la tête d'une œuvre importante, qu'un nombre conséquent de libraires puissent le lire et le conseiller. Indépendance se conjugue donc avec interdépendance s'il s'agit de définir le modèle économique de la maison, tant nos destins d'éditeurs et de libraires de création sont liés.

Comment ce modèle d'indépendance a-t-il évolué ces vingt-cinq dernières années ?

Nos métiers sont en effet très chahutés par une violence grandissante du marché. Dans un catalogue comme le mien, aucun des dix livres publiés par an n'atteint l'équilibre économique. Celui-ci s'établit sur un temps plus long, de plus en plus long, il faut bien le reconnaître : si, lors de la création de la maison, la péréquation se faisait généralement sur une année, l'équilibre devient de plus en plus difficile à atteindre. Les ventes moyennes s'effondrent, et seuls un prix littéraire ou un succès inattendu viennent redresser une économie fragilisée. A cette violence du marché, dont les causes sont multiples, s'ajoute la guerre culturelle menée par le propriétaire du premier groupe d'édition français. Dans ce contexte, il convient de rester très vigilant afin que le socle sur lequel repose l'immense richesse de notre diversité éditoriale ne soit pas renversé. La liberté d'éditer, garantie par la loi sur le prix unique ; la propriété

littéraire, fondement des droits et des devoirs des éditeurs ; l'existence de librairies de création où se joue le destin des œuvres et de la pensée : tout cela constitue une exception culturelle acquise de haute lutte, que nous envions le monde entier. Or cette exception repose sur l'exercice serein de nos métiers, dans leur rapport au temps long – celui de l'élaboration de l'œuvre et celui de la lecture – et dans notre capacité à exercer des choix, que ce soit dans l'édition ou en librairie.

Quels sont les rapprochements avec les valeurs qui sont celles de la librairie indépendante ?

Nous avons partie liée dans ce corps organique que l'on nomme « la chaîne du livre ». Tous ceux qui la constituent – éditeurs, diffuseurs, distributeurs, libraires, bibliothécaires, critiques littéraires, etc. – tendent vers un unique but : que l'œuvre d'un écrivain parvienne à ses lecteurs. Dans cette chaîne, libraires et éditeurs indépendants se partagent, *mutatis mutandis*, la belle responsabilité du choix parmi d'innombrables propositions, que ce soit de textes manuscrits pour les uns ou de livres publiés pour les autres. Près de vingt-cinq années après la création de Sabine Wespieser éditeur, la maison est encore là grâce à ces libraires conscients de ce qu'est un catalogue : ceux qui accordent leur attention à chacune de ses publications et qui, s'ils décident de s'emparer d'un livre, sont capables d'en garantir l'existence. Les enseignes ou les sites de vente en ligne savent très bien vendre les livres qui se vendent. La librairie, elle, sait créer un son, et c'est une grande et précieuse différence. Nous autres, libraires et éditeurs qui avons coutume d'avancer en équilibre entre défense de la création et rentabilité économique, partageons, je crois, l'amour de nos métiers, mais également la fragilité qui leur est inhérente : nous sommes les uns et les autres dépendants d'une logique industrielle – celle de la distribution – dont nous ne pouvons pas nous passer.

Par amour immodéré des livres

Les livres siglés Sabine Wespieser sont réputés pour leur qualité de fabrication. Ils sont immédiatement reconnaissables aux couvertures, au format, à la qualité du papier couleur sépia, à la page de garde, la couture du cahier...

Hubert Nyssen, auprès de qui j'ai appris mon métier, avait un mantra que j'ai repris à mon compte : « La forme produit du sens. » La forme qu'ont revêtue les livres de la maison reflète le désir que j'avais de créer un catalogue susceptible de s'installer dans le temps. Les modèles étaient la blanche de Minuit à l'étoile bleue, la blanche de Gallimard ou de P.O.L. Avec Jacques Leenhardt, qui est sociologue et critique d'art, nous avons également pensé couverture typographique, confort de lecture, lisibilité et solidité de l'objet : le premier livre de Michèle Lesbre, *Boléro*, paru en 2003, soutient la comparaison avec le quinzième et dernier en date, *Nauffrage(s)*, paru en octobre 2025. Deux grands professionnels ont mis en musique ce projet : Isabelle Mariana, qui aujourd'hui est toujours la graphiste garante de tout document produit par la maison, et qui a su inventer notre identité à partir de quelques indications, parmi lesquelles figuraient « constructivisme russe » et « Bauhaus ». Et Frédéric Paillart, qui en 2001 dirigeait l'imprimerie Paillart, avant de passer la main à son fils Julien, selon la tradition familiale de cette magnifique entreprise abbevilloise fondée en 1839. Tous nos livres sont imprimés chez eux depuis 2002. Mais comme l'entreprise imprime en feuilles, sur une presse offset, et qu'il lui est impossible de produire en peu de temps de grandes quantités, les prix littéraires sont fabriqués ailleurs, sur rotatives. Mais Paillart fournit les couvertures, en tons directs selon les usages de la maison, et non en quadrichromie.

« Elle ne s'engage pas sur un livre, mais sur une œuvre », dit de vous Diane Meur. Chez vous, que veut dire accompagner un·e auteur·rice ?

Publier un premier roman, comme *Plomb* de Timothée Zourabichvili en janvier dernier, est toujours une aventure et aussi un pari, celui de l'œuvre à venir. J'aime en effet à accompagner au long cours les écrivains que je découvre, et à réaliser avec eux combien la rencontre avec leurs lecteurs est importante : elle les légitime en tant qu'auteurs, et ce désir qu'incarnent les lecteurs des livres futurs met également les créateurs face à leur responsabilité d'artistes. Michèle Lesbre a dit un jour que son éditrice incarnait pour elle le désir du texte. C'est ainsi que je vis mon métier. L'accompagnement de chaque auteur est lié à une histoire particulière, celle que tisse l'intimité d'un texte soumis au regard professionnel de l'éditeur. Mais ce qui ne change pas, c'est le plaisir que j'ai à assister, le plus souvent possible, aux rencontres qu'organisent les librairies : c'est là aussi que bat le pouls de nos métiers.

En quoi la qualité de la relation que vous entretenez avec vos auteur·rice·s, mais aussi celle de ces dernier·ère·s entre eux – toutes ces interactions – nourrissent-elles votre catalogue ?

Il m'est toujours très difficile de définir ma ligne éditoriale quand la question m'est posée. Je puis dire que le rapport entre la forme et le fond importe à l'enseignante en lettres classiques que j'ai été, je puis dire que mes choix constituent une forme de portrait chinois, mais cela n'est en rien un gage de cohérence, ambition qu'affichent, tout de même, les couvertures dont nous avons parlé. Je suis donc toujours très rassurée quand des auteurs dont j'ai choisi les textes se lisent, s'apprécient, se fréquentent après s'être rencontrés. Et il est vrai que j'aime à favoriser ces rencontres. Nous exerçons tous des métiers très solitaires : l'écriture et la lecture l'exigent. Et nous vivons toutes et tous dans un monde chahuté. Quand nous nous retrouvons pour partager un repas, parler de nos lectures, de nos projets, lors de festivals aussi, nous formons une joyeuse communauté en effet, et tissons, au fil des années, des liens de confiance qui nous obligent, les uns et les autres. La confiance que m'ont accordée Edna O'Brien ou Maryline Desbiolles qui, publiées ailleurs, ont fait le choix de mon catalogue, m'oblige. De même que m'oblige la confiance de tous les écrivains que j'ai la chance de publier. C'est ainsi que se construit un catalogue.

On identifie tout autant les titres de Sabine Wespieser éditeur écrits en langue française que ceux de la littérature dite traduite. Ces voix qui nous sont données à entendre esquissent une vaste cartographie, nous permettent d'apprécier la variété et la richesse des cultures, des sensibilités...

Le monde est vaste et je suis curieuse : je n'ai jamais voulu établir de frontière entre littérature en français et littérature traduite. C'est une distinction que je n'ai jamais faite en tant que lectrice. Parmi mes premiers auteurs figurait Nuala O'Faolain, dont la confiance a été si importante : Nuala m'a en effet désignée, avec une de ses nièces, comme son exécutrice littéraire après sa mort. Cette légitimité qu'elle m'offrait a permis de publier nombre de voix irlandaises importantes, Edna O'Brien, Claire Keegan, Jan Carson et d'autres. J'aime que les nouveaux livres arrivent par les auteurs, ou par les traducteurs. Tariq Ali m'a fait découvrir l'Indonésien Eka Kurniawan, qu'il avait publié en anglais. Je publie Robert Seethaler depuis des années grâce à sa traductrice, Élisabeth Landes. Et j'aime également écouter les conseils de ceux qui lisent leur littérature nationale : j'ai décidé de publier Ásta Sigurdardóttir en sentant l'enthousiasme d'autrices islandaises lors d'un voyage à Reykjavik.

Comment s'exprime votre rapport à ce que vous nommez le « français d'ailleurs » : les auteur·rice·s qui, possédant une double culture, choisissent la langue française comme expression ? Qu'éveille cette perméabilité dans leur écriture ?

Sans doute les maisons d'édition ressemblent-elles à ceux qui les font. Or je suis née en Alsace, sur une frontière, dans un lieu de double culture et de double imaginaire. Pour des raisons essentiellement liées à l'histoire et à la politique, la langue française a été donnée en partage dans de nombreux pays : aujourd'hui, elle cohabite avec le créole en Haïti, avec l'arabe au Liban ou au Maghreb, et depuis longtemps avec l'allemand, l'italien ou le flamand en Belgique ou en Suisse. Une écrivaine comme Yanick Lahens, choisissant le français, s'inscrit certes dans l'histoire de la littérature française, mais aussi dans l'histoire de la littérature haïtienne, pays indépendant depuis 1804. Louis-Philippe Dalember, haïtien également, écrit en français et en créole. Cette perméabilité est féconde : la langue française s'en trouve enrichie, augmentée, de même que l'est la langue de Yasmina Liassine ou de Zahia Rahmani, toutes deux nées en Algérie, mais aux histoires familiales totalement différentes. Comme le dit le beau titre du dernier roman de Dima Abdallah, la littérature s'écrit « d'une rive l'autre ».

Nos bibliothèques idéales
Sabine Wespieser éditeur



Une sélection élaborée et commentée par
Héloïse Adam, Albertine (Concarneau)
Émilie Berto, Pantagruel (Marseille)
Anouk Delcourt, Point Virgule (Namur)
Charlotte Desmousseaux, La Vie devant soi (Nantes)
Romain Detroy, Les Yeux gourmands (Bruxelles)
Michel Edo, Lucioles (Vienne)
Philippe Fusaro, L'Oiseau siffleur (Valence)
Dominique Gallard, Le Petit Pois (Manosque)
Laurence Grivot, Au Moulin des Lettres (Épinal)
Aurélié Janssens, Page et Plume (Limoges)
Julie Remy, La Cour des grands (Metz)
Hélène Woodhouse, La chouette librairie (Lille)

D'une rive l'autre, D'un livre à l'autre

Née sur une frontière, Sabine Wespieser est sensible aux métissages et au décentrement qui inspirent l'imaginaire et l'écriture de celles et ceux qu'elle accompagne. Fidèles au principe de nos bibliothèques idéales – visites guidées des fonds éditoriaux, sélections viscéralement amoureuses et subjectives –, nos libraires ont puisé à la source du catalogue Sabine Wespieser éditeur : un choix d'auteur·rice·s qui se nourrissent de leur double culture et s'inspirent de leurs identités multiples pour évoquer la douleur de l'exil, l'espérance, les joies et les regrets aussi, dans un va-et-vient entre pays perdus, terre d'accueil et géographies mythifiées.

Dima Abdallah
Mauvaises herbes
2020

Autour d'une narration à deux voix, celle d'une fille et de son père, *Mauvaises herbes* est un très beau premier roman de l'arrachement à une terre et à l'amour d'un père. Une parole en alternance qui crée un dialogue autant qu'une sensation d'existences morcelées. Née en 1977, la narratrice est arrachée au Liban de son enfance à l'âge de douze ans en pleine guerre civile. Elle raconte l'exil comme un état permanent qui perdure à l'âge adulte, avec la douleur d'un lien détruit par la violence et une conversation avec son père resté à Beyrouth qui n'existe plus qu'à travers la poésie de la nature. Les « mauvaises herbes » sont celles qu'ils aiment, celles qui poussent là où on ne les attend pas. Que ce soit à Beyrouth ou à Paris.

Dima Abdallah
D'une rive l'autre
2025

Entre deux rives, entre les mots, comment se tisser et grandir ? Aimer sans se décourager, donner un sens à son désir quand tout semble nous avoir déraciné... Comment trouver sa place, dire la violence, la peur, l'amour qui dévore, les silences et les timidités qui construisent l'amitié ? Dima Abdallah se fait le porte-voix d'une poésie à brûler la peau, à unir les souvenirs : ceux d'ici et ceux de là-bas. Ce livre à l'écriture sensorielle nous dit ce que peut signifier être ici sans être soi, être soi sans pouvoir être ailleurs.

CD

Yasmina Liasine
L'Oiseau des Français
2024

Rarement un livre n'aura traité de l'Algérie avec autant de délicatesse ; celle des années 1960, qui se rêve nouvelle depuis l'indépendance mais ne sait que faire de son passé. À travers le regard poétique de la jeune Anissa, enfant métisse d'un père algérien et d'une mère française, se tisse un écheveau d'histoires, de destins chuchotés par les voisines, les amies, les passantes. Anissa est à l'image de ce pays qui ne sait plus comment concilier ses deux identités, portant en elle le déchirement et l'espoir d'une réconciliation.

ÉB





Diane Meur
Sous le ciel des hommes
2020

Traductrice et autrice, Diane Meur fait partie des figures majeures du catalogue francophone de Sabine Wespieser, avec six romans publiés dans la maison. Cet opus nous plonge dans le grand-duché d'Éponne, aux côtés d'un journaliste hébergeant un migrant, d'un groupe d'amie·s travaillant sur un pamphlet anticapitaliste, d'une femme se battant pour sa carrière... Un grand roman choral et plein d'intelligence qui questionne sur les enjeux de notre monde contemporain et qui dépasse les frontières.

HW

Yassaman Montazami
Le Meilleur des jours, 2012
Dans une autre vie, 2025

Elle n'a écrit que deux livres en douze ans. L'un consacré au père, *Le Meilleur des jours*, et l'autre, *Dans une autre vie*, à la mère, et c'est par celui-ci qu'il faut commencer de la lire. Avec une tendresse folle, avec un humour digne du *Persepolis* de Marjane Satrapi et une générosité orientale, Yassaman Montazami réinvente un demi-siècle de va-et-vient entre l'Iran et Paris où ses parents sont venus étudier avant la chute du Shah, vivre la révolution islamique de loin, rentrer au pays ensuite et constater que cette révolution-là n'est pas celle que le couple espérait. Paris refuge, maison refuge où seront accueillis les proches, les amis qui fuient le régime, luttent ou l'éprouvent. De ces liens familiaux qui nous unissent, Yassaman nous aide à comprendre l'Iran d'hier et d'aujourd'hui.

PF

Serge Mestre
Regarder
2019

Dans un hommage à la photographe allemande Gerda Taro, née Gerta Pohorylle à Stuttgart en 1910, Serge Mestre brosse ici le fascinant portrait de l'émergence d'une artiste. De ses débuts derrière la caméra à la signature de ses photos, en passant par sa rencontre avec Robert Capa, il retrace la trajectoire fulgurante d'une femme engagée, première femme photographe de guerre, brutalement interrompue à vingt-sept ans quand elle trouve la mort sous les chenilles d'un char lors de violents combats autour de Madrid. C'est en fin connaisseur de la guerre civile espagnole que l'auteur ancre son roman dans le contexte politique et historique de l'époque.

HW

Léonor de Récondo
Rêves oubliés
2012

Lauréate de nombreux prix littéraires, Léonor de Récondo revient ici sur l'histoire de sa famille basque espagnole qui prend les routes de l'exil en 1936, fuyant la dictature franquiste pour la France, où elle devra faire face à un nouvel ennemi lors de l'invasion allemande. Entre engagement, nostalgie et émotion, l'autrice rappelle que cette histoire constitue l'héritage de milliers de personnes et que la France est aussi composée de tous ces destins et de toutes ces trajectoires.

AJ

Louis-Philippe Dalembert
Avant que les ombres s'effacent
2017

C'est un épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale : le vote par l'État haïtien, en 1939, d'un décret-loi autorisant ses consulats à délivrer passeports et sauf-conduits à tous les Juifs qui en feraient la demande. Ruben Schwarzbarg est de ceux qui auront la chance d'être accueillis : il nous fait le récit de son périple qui le mène de la Pologne à Port-au-Prince, porté ici par la plume d'un grand nom de la littérature haïtienne d'expression française et créole, emblématique du catalogue Sabine Wespieser.

AJ

Louis-Philippe Dalembert
Mur Méditerranée
2019

Louis-Philippe Dalembert retrace la rencontre de trois femmes ayant chacune leurs raisons de fuir. De condition sociale différente, leur futur devra se jouer ailleurs que là où elles sont nées – Syrie, Érythrée ou Nigeria – sous peine d'y laisser leur peau et leurs espoirs. Leur chemin va se terminer sur un chalutier en route pour Lampedusa ; c'est là qu'elles vont se reconnaître et s'entraider en tant que femmes, en tant que mères, en tant que filles, en tant qu'exilées. Un roman poignant, retenu dans la première sélection du Goncourt, plusieurs fois primé, honoré notamment du prix de la Langue française.

LG



Yanick Lahens
Passagères de nuit
2025

Tout d'abord, il y a la langue de Yanick Lahens, d'une beauté saisissante et envoûtante. Elle donne voix à deux femmes de sa propre lignée. En un aller-retour entre Haïti et La Nouvelle-Orléans, chacune d'elles se dévoile à sa manière, dans toute sa puissance, face aux violences des dominants qui brisent des vies en usant de leurs pouvoirs. Car malgré leurs blessures, elles ne manquent pas non plus de pouvoirs (parfois magiques). *Passagères de nuit* est, au final, une véritable ode à l'insoumission, honorée par le grand prix du Roman de l'Académie française. DG

Christine de Mazières
La Route des Balkans
2020

Très investie dans de nombreux organismes franco-allemands, magistrate, c'est tout naturellement que le drame survenu en 2015 en Autriche a inspiré Christine de Mazières. Brossant le portrait de plusieurs réfugié·e·s d'aujourd'hui et d'hier, elle noue leur destinée autour de ce point d'orgue qu'est la découverte d'un camion réfrigérant dans lequel soixante et onze migrant·e·s ont trouvé la mort. Un texte fort qui interroge la place de la solidarité et de l'entraide dans nos sociétés dites modernes. HW

Jean Mattern
Les Eaux du Danube
2024

Jean Mattern est un écrivain du trouble. Il saisit avec délicatesse les entrelacs de la mémoire, les traces laissées par l'exil, la confusion des corps et des âmes. Plonger dans *Les Eaux du Danube*, c'est suivre les pas de Clément, dont la vie sans histoires bascule lors d'une rencontre avec le professeur de philosophie de son fils. Il lui faudra alors regarder ce qu'il a longtemps fui et apprivoiser les secrets, les siens et ceux de ses proches. Portée par la musique de Schubert, cette quête intime est aussi une invitation à une vie plus fluide, se jouant des frontières et des assignations. AD



Maryline Desbiolles
Il n'y aura pas de sang versé
2023

Quatre femmes, venues d'un peu partout – Piémont, Provence ou Savoie – pour se faire exploiter dans les soieries de Lyon. Certaines ne parlent pas français, c'est mieux pour leur patron qui évite ainsi les risques de rébellion. C'est compter sans la force de ces filles et le sentiment d'injustice qui les taraude. En 1868, les ovalistes – on les appelle ainsi – entameront une grève pour obtenir plus de liberté, un meilleur salaire. C'est un grand roman populaire, politique, féministe ; une course pour la dignité. Un écho éloigné et si riche de sens des luttes des femmes pour obtenir des droits que même leurs compagnons de misère hommes leur dénie. ME

Maryline Desbiolles
L'Agrafe
2024

L'agrafe, c'est l'autre nom du péroné. Un os de la jambe que la jeune Emma Fulconis va bientôt découvrir, quand un molosse l'agresse. « Mon chien n'aime pas les Arabes », martèle le propriétaire. Double choc pour la jeune athlète, obligée de cesser ses courses à vive allure dans l'arrière-pays niçois. Sa blessure en rouvre une autre, celle d'un pays où la mémoire de la guerre d'Algérie reste enfouie. Emma est tenace : elle exhibe sa cicatrice, reprend le mouvement, et nous emporte avec elle... RD

Philippe Fusaro
Solo tu
2026

Rome, années 1980. Gianni Desmond, héros de la nuit en fin de parcours, a perdu de sa splendeur. On l'imagine finir ses jours au Piper Club. C'était compter sans l'irruption de Carmela et de son enfant, qui lui offrent une lente transformation, à travers une vie nouvelle dans les Pouilles. Et nous, qui le suivons au bord de l'Adriatique, nous sentons le sel sur notre peau, la lumière éclatante des fins d'été, et nous voilà bercés par un tourbillon de sensations fortes et d'émotions vraies. Formidable ! RD

Eka Kurniawan
Les Belles de Halimunda
Traduit de l'indonésien par Étienne Naveau
2002

Brouillant les cartographies littéraires, tous les registres semblent convoqués dans ce roman baroque, violent, romantique, sensuel, et hommage assumé au réalisme magique de García Márquez. Le premier chapitre donne le ton. Vingt ans après son décès, la plus célèbre prostituée de Halimunda sort de son tombeau pour rentrer chez elle. Elle découvre la laideur repoussante de sa dernière fille, bénédiction des dieux, les trois précédentes à la beauté sublime n'ayant été toute leur vie que l'enjeu des hommes, suscitant les haines et les affrontements. Tout simplement merveilleux. ME

Tariq Ali
On ne peut pas plaire à tout le monde : Mémoires 1943-2024
Traduit de l'anglais par Diane Meur
2026

Des années 1950 à aujourd'hui, Tariq Ali offre une traversée subjective de l'histoire mondiale. L'intellectuel et militant marxiste, né à Lahore en 1943, prête sa plume avec autant de bonheur à son histoire familiale qu'à ses engagements politiques – lutte contre la dictature militaire pakistanaise, incessant et tenace combat contre la guerre du Vietnam et l'impérialisme américain... Il nous emporte dans une vie dédiée à la réflexion et aux idéaux politiques au contact de Bertrand Russell, Malcolm X ou Edward Saïd. Vivifiant parcours d'un homme qui a su vivre et penser sans frontières ! HA





Yanick Lahens



Maryline Desbiolles



Yassaman Montazami



Dima Abdallah



Louis-Philippe Dalembert



Philippe Fusaro